

■ Dans “Le Chagrin des origines”, Laurence Nobécourt livre la détresse de son enfance.

■ Et quelques clés pour guérir nos blessures.

■ Car la joie est notre job, dit-elle.

Sans détour, Laurence Nobécourt raconte, dans son émouvant *Chagrin des origines*, comment l'écriture l'a sauvée. Enfant non désirée par une mère qui pensa avorter, Laurette, comme on la surnommait alors, grandit dans les beaux arrondissements de Paris, mais surtout dans la détresse de la solitude. Le corps ne tarde pas à parler, à exsuder la souffrance psychique. Victime d'eczéma sévère, de dépression et d'idées suicidaires, sujette aux addictions, après avoir échappé à la prostitution, elle rend un hommage sincère à la voie du verbe, aux mots, à l'écriture qui l'a sauvée. Dans ses carnets d'abord, puis à travers le projet d'un livre, le premier d'une longue série.

Autobiographique, son récit, livré d'une écriture fluide et lyrique, se lit d'une traite, dévoile les difficultés des rapports mère/fille, rend l'auteure attachante comme la jeune fille qu'elle était à vingt ans, pour qui enjambrer une balustrade n'était pas incongru. Elle ne pouvait, à cette époque, parler de cette mélancolie qui *“avait déjà porté l'ombre de son aile sur sa vie”*. C'est aujourd'hui une femme lumineuse, une Laurette devenue Laurence, qui vient transmettre ses éblouissements, les clés qui l'ont aidée à sortir de la souffrance. Un récit salutaire et une rencontre authentique qui montre combien la lumière est au bout du chemin.

“Seule l'écriture est plus forte que la mère” écrivait Marguerite Duras, citée en exergue, dans *“Le Chagrin des origines”*, récit dans lequel tout porte à croire que votre mère est à l'origine de votre chagrin. Voulez-vous donc parler d'elle avant tout ?

Ma mère est arrivée à mon insu. J'étais partie dans l'idée d'une autobiographie du lien à l'écriture et elle a surgi de manière d'autant plus forte qu'elle est morte entre-temps, dans une synchronicité intéressante. Le rapport à la mère nourrit sans doute beaucoup d'écrivains. Pourquoi va-t-on vers le langage ? Car, souvent, il y a quelque chose qui ne s'est pas toujours bien agencé avec le maternel. On a donc besoin de fonction paternelle, d'un tiers qui permet de se séparer de la mère, de s'ouvrir au monde. L'écriture a été ce tiers, cette séparation, qui permet de donner l'espace pour devenir qui on est.

Malgré ces rapports douloureux avec votre mère, vous connaissez la réconciliation finale...

Et inattendue. Le lien se tricoteait bon an mal an, mais cela a été douloureux, car il n'y avait pas d'amour. Je crois qu'il n'y a pas tant de parents qui aiment leurs enfants. Ils sacrifient leur vie pour eux. Mais est-ce cela, aimer ?

Quelle est votre réponse ?

Aimer, c'est arriver à féconder la façon dont l'autre nous altère, parce qu'il est différent, féconder cette blessure, et faire surgir l'amour qu'elle porte. Cette blessure implique et induit la rencontre avec l'autre. Beaucoup de parents et d'enfants sont attachés. Ce n'est pas la même chose qu'aimer et ce paradoxe doit s'apprendre. On met un enfant au monde, qui par-

vient à nous faire faire des choses qu'on croit que personne ne peut faire, comme se relever la nuit, parce qu'il pleure. Seule une mère peut faire cela, mais est-ce aimer ?

Connaissez-vous la réponse ?

Aimer, c'est laisser l'espace de la différence. C'est difficile, exigeant, demande de la rigueur et du travail. C'est aussi difficile en tant qu'enfant que parent. Cela implique de rencontrer l'autre et donc, d'avoir accepté sa solitude, sa condition humaine. Aimer, c'est aussi se séparer. Peut-on aimer tant qu'on est attaché ? Si on imagine qu'il y a un don en amour, ce n'est pas pour un retour sur investissement. Or, beaucoup de relations familiales fonctionnent comme cela. Avec ma mère, notre relation, effectivement, n'a pas fonctionné. C'est handicapant, et, en même temps, cela donne une force. On apprend à vivre sans avoir le sentiment d'un sol, d'une terre. Mais nos blessures, nos failles nous fondent. Elles sont nos faiblesses, nos forces, notre identité. Ce trou de départ a fait que j'ai cherché autre chose, que j'ai eu soif de découvrir d'autres rapports au monde. Il n'y a pas à se débarrasser de ses blessures, mais à les embrasser. On n'en guérit pas, on les désactive.

Vous étiez une petite fille très blessée...

Et hypersensible, d'où des années difficiles, une mélancolie profonde, des idées suicidaires... Mais aussi aujourd'hui. Et aujourd'hui, c'est bien ! Voilà pourquoi je ne retirerais rien du chemin, même si je préfère qu'il soit derrière.

L'écriture vous sauve, mais vous vous battez contre un monstre qui gagnera toujours. Seul compte le chemin, comme le décrète Lao Tseu ?

Oui, car il n'y a pas un moment où on a gagné. La possibilité d'apprendre, de grandir est infinie. En cela, le chemin est plus important que tout, c'est lui le trésor. On ne chemine pas pour une victoire, et nos défaites deviennent nos victoires. La souffrance n'a qu'un but, nous contraindre à la joie pour nous faire aller vers nous-mêmes.

On ne gagne jamais avec l'écriture mais l'écriture a gagné contre la mélancolie ?

Je crois que c'est une histoire de masses, un peu comme dans *Star Wars*. Il y a la force obscure, et puis il y a la force. Comment est-on habité par cette force ? J'étais dans l'ombre, mais il y a l'épée du verbe. Le fait d'avoir sans cesse travaillé à nommer les choses a fait que cela a basculé du côté de la lumière, même s'il reste des incursions dans l'ombre. Le livre témoigne de cette sorte d'équilibre, aujourd'hui, cette acceptation de la dualité, de la tension que suppose toute vie humaine. Oui, il y a l'automne après le printemps, la solitude, la mort, mais on peut avancer en faisant l'unité de cette dualité. C'est la noce alchimique et toute la beauté de la quantique des quantiques. Comment masculin et féminin s'épousent en soi.

Entretien réalisé par Laurence Bertels

Bio express, de Lorette à Laurence

Lorette Thibout publie, en 1995, un document, “L'Avortement, 20 ans après”, (Albin Michel) en référence à son histoire.

Lorette Nobécourt signe “La Démangeaison” (Sortilèges, 1994, Grasset, 2009), “La Conversation” (Grasset, 1998), “Grâce leur soit rendue” (Grasset, 2011, Prix de la littérature en Rhône-Alpes 2012).

Laurence Nobécourt écrit “Lorette” (Grasset), texte paru sous son vrai nom pour la première fois, ou, encore en 2019, “Le Chagrin des origines” (Albin Michel, 217 pp., env. 17,80 €).

Comment a eu lieu le déclin ?

En faisant deux pas en avant, un en arrière mais il y a eu un événement fondamental, la rencontre avec mon mari, à 44 ans. Tout ce en quoi je croyais est devenu réel. Le moment où j'ai pris des champignons hallucinogènes a, lui aussi, été très important. Tout mon imaginaire d'enfant était vrai, me disait que j'avais raison. Tous les verrous ont sauté. Cela a été une expérience forte. J'ai eu l'impression de rencontrer l'amour, que j'étais aimée absolument. Je discutais avec le vent, la pluie... C'était juste extraordinaire.

Puis il y a eu le retour à votre vrai prénom...

Un retour fondamental, lié à la rencontre de cet homme qui, avec l'écriture, m'a sorti de ma mère.

À se retirer du monde, on n'est jamais autant présent à lui, écrivez-vous à propos de la solitude de l'écriture...

On peut imaginer l'écrivain dans sa tour d'ivoire, mais on n'est jamais plus près du monde et de l'autre que par l'écriture. C'est comme si le petit moi disparaissait. Dans l'écriture, on est avec l'autre, car il y a un désir et une foi énorme dans le fait qu'on va pouvoir le rencontrer, lui parler, être en communion avec lui. On essaye donc, au plus près, de comprendre le monde. J'ai peu de mondanités mais je me sens très proche du monde, autrement.

“Pourquoi va-t-on vers le langage ? Car souvent, il y a quelque chose qui ne s'est pas toujours bien agencé avec le maternel.”

Après toute cette souffrance, avez-vous un remède pour ceux qui voudraient gagner un peu de temps contre le malheur ?

C'est marrant, votre question. Le livre sur lequel je travaille est un roman axé sur le temps. Le monde contemporain souffre d'un désir de gagner du temps. Or, je crois qu'on ne peut faire l'économie d'un certain mouvement intérieur, d'aller observer qui on est, de l'accepter profondément. Car c'est incroyable qui on est. On est une fois dans toute l'histoire de l'univers cette

personne. Il faut travailler à remettre chacun à sa juste place. En hébreu, honorer ses parents signifie les remettre à leur juste place. Tous ne sont pas des monstres ni des anges merveilleux. Il faut se réconcilier avec son histoire, oser regarder. Mais aussi, travailler le corps, l'âme et la psyché. Ce qui est miraculeux, c'est la conjugaison de tout cela. Novalis disait à la fin : “Je n'ai rien négligé”.

Sans oublier la création, ou en tout cas la créativité, accessible au plus grand nombre...

C'est l'histoire de la place, de faire ce qui nous rend heureux, d'y aller avec ferveur. On est là pour la joie, c'est notre job. Quand c'est juste, tout s'ajuste.

S'agit-il d'un livre pivot pour vous ?

Absolument. Je marchais dans le vide, et maintenant, ce livre, pour moi, est comme le sol que je n'ai pas eu. J'ai la sensation d'avoir pu dire mon chemin et la gratitude que j'ai à l'égard du verbe, de la vie, de la lumière. C'est ma terre.